

# Un battement d'elle

GASTON MARIE

Gaston Marie

Un battement d'elle

© Gaston Marie, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4360-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'est que les sombres eaux de la mort deviennent des eaux-de-vie, que la mort et sa froide étreinte soient le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'engloutissant le soleil, le ré-enfante dans les profondeurs »

*Carl Gustave Jung*

« Nous sommes le rêve d'un dormeur qui dort si profondément qu'il ne sait pas qu'il nous rêve. »

*Jean Cocteau*

## *Prologue*

J'ouvre les yeux.

Au même moment, la brise printanière s'infiltré par la fenêtre de la chambre, elle caresse mon corps, soulève un frisson sur ma peau, et m'imbibe des parfums de lilas. Je suis la seule réveillée, je roule sur le côté pour me cramponner à mon mari encore endormi près de moi : Nicolas.

J'ai l'envie soudaine de prendre l'air, de courir sous les premiers rayons du soleil de la journée, d'inspirer tout le pollen jusqu'à ne plus pouvoir respirer, de lancer mes jambes devant moi et de suer à grosses gouttes, de ressentir mon effort couler le long de mon dos. Y aller seule c'est superbe, se dépenser à deux, c'est magique : il me faut ce majestueux ours qui ronfle toujours à mes côtés. Son torse nu oscille, sa bouche semi-ouverte laisse choir un onctueux filet de bave.

Agitée, insolente : je parviens à le réveiller, le secouant énergiquement, pour qu'il vienne courir. Le temps s'y prête, et nous ne sommes plus tout jeunes – nous avons tous deux un peu plus de 50 ans.

Il refuse. Un grognement négatif s'échappe de sa bouche qui continue de tremper l'oreiller. Je lui monte dessus, ce qui déclenche de nouveaux grommellements et, en lui mordillant l'oreille, je lui susurre un argument majeur : s'il accepte, nous ferons l'amour pour nous échauffer. Il cède sous mon ardent marchandage. Il se retourne et m'enlace lascivement, et je sens son excitation monter contre moi.

Après des minutes de tendresse enchevêtrées, les chaussures sont enfilées, le short bien attaché : nous voilà dehors.

La température est douce, nous sommes en tenue de sport et sur le départ. Sans prévenir, Nicolas démarre en trombe en riant.

Le farceur, je n'aurai pas dû lui céder autant de force lors de l'échauffement, il ne me distancera pas de cette manière, et sans tarder, je le rattrape. Je n'ai pas autant de bedaine que lui.

Nous jouons, il me bouscule, je l'évite, et je lui rentre dedans à mon tour, nous nous essoufflons vite en jouant aux enfants. Nicolas est le premier à s'arrêter sur un banc en face de la Seine, il n'y a presque personne, comme un entretien intime entre nous, le vent et le soleil matinal.

Nous nous asseyons, entre deux souffles gras il commence à discuter, à me draguer. Il me prend par les épaules, comme si nous étions des adolescents. Sur le ton de la comédie, il essaie une approche de « lover », je le rembarre avec dédain, un sourire taquin au coin des lèvres. Il tente une seconde approche, une classique du cinéma, en faisant semblant de bâiller, il étend les bras pour me saisir, mais je l'évite, sournoise.

La sueur perle sur son front rouge et coule entre ses sourcils, il tend les lèvres dans ma direction, yeux mi-clos pour entrevoir ma réaction.

Finalement, je fais cesser ce petit jeu, je me lève en lui rappelant que nous recevons une de nos filles et son mari à déjeuner. Il se moque de moi en m'imitant faire la morale, mais se lève avec paresse. Nous voyons peu nos deux filles. L'aînée vit à New York, l'autre habite à Paris, comme nous. Et malgré cela, c'est plus par notre faute que la leur, Nicolas et moi sommes toujours en vadrouille aux quatre coins du monde et elles bataillent pour nous saisir au vol. Je le vois traîner derrière et ramasser un bout de bois. Malgré l'intérêt marqué envers le morceau de chêne, je le ramène à l'ordre. Il fait un salut militaire, puis bougon il me suit mollement.

Nous arrivons bientôt devant la maison. Il est suant, à bout de souffle, je lui lâche un dernier défi, celui qui arrivera en dernier à la maison devra exaucer un vœu de l'autre. Il s'esclaffe et avant qu'il n'ait pu répondre quoi que ce soit je m'élance dans une accélération digne d'un cent mètres aux jeux olympiques. Surpris, et se sachant mauvais perdant, il cesse de rire et accélère, mais son état sportif érodé aura raison de sa victoire : je gagne haut la main.

Il m'attrape par les hanches, m'approche de lui et m'embrasse férocement entre deux inspirations profondes, me collant par la même occasion sa sueur épaisse sur le visage.

Nicolas s'incline poétiquement et il me demande ce que je souhaite en tant que reine de la journée : Quel est mon souhait?

Je serre son poignet d'une emprise ferme, et je le regarde tendrement.

Je le regarde dans les yeux, me noyant dans son beau regard, et je lui dis :  
« J'aimerais que tu rendes cette matinée réelle. »

## ***Introduction***

« Nicolas. Appelle l'hôpital s'il te plaît. Je ne me sens pas bien du tout aujourd'hui. »

Je m'appelle Sylvie, j'ai cinquante-deux années d'existence.

Je suis atteinte d'un cancer du poumon en phase « palliative » ou « terminale » pour les non-initiés.

Enfin, plutôt : je suis un cancer.

Si je conte mon histoire, c'est que mes journées abondent de temps, mais peu de vie.

Si je la raconte, c'est que le temps de ma vie manque de journées.

Mais j'ai conscience qu'aujourd'hui tout va changer.

Aujourd'hui sera différent.



## *Chapitre I*

Le vol de mon immortalité débute il y a 3 ans, par une toux.

Une gêne sans importance devenue un handicap quotidien. Je dénigrais cette toux, je la diminuais, je répétais à tue-tête à tous ceux qui m'imposaient de consulter, que ça allait passer. Que ce n'était rien.

Elle était présente aux repas, dans les transports publics, aux toilettes, quand je marchais, lorsque je dormais. Elle était ma première sonorité matinale et ma dernière avant de m'endormir.

Omniprésente, et pourtant je ne la voyais pas.

Je continuais à aller enseigner à la faculté, mes étudiants se regardaient entre eux tant mes discours étaient saccadés, ça non plus je ne le mémorisais pas.

Puis j'ai craché du sang. Je l'ai gardé pour moi. C'était la première fois. Dans un coin de ma tête je reniflais ce qu'il se tramait, mais je déposais un voile sur les images, je ne souhaitais pas voir. Je souhaitais que personne ne le voit.

Je ne fumais pas, c'était impossible. J'ai toujours fait ce qu'il fallait. Je ne comprends toujours pas.

J'ai craché ce signe rouge de danger devant Nicolas un soir, et il m'a emmené avec intransigeance chez un médecin.

Ce signe nouveau dans mon existence est devenu symptôme avec mon médecin de famille. Je dédaignais le possible diagnostic, l'homme en blouse face à moi me regardait avec des yeux malheureux, Nicolas baissait la tête, moi je voulais sortir d'ici, loin de cet endroit qui voulait me rendre malade. Il m'a prescrit un scanner, on allait pouvoir connaître dans mon corps le mal qui me rongait ; le visage de ce générateur de symptôme.

Je n'en voulais pas de cet examen. Leurs regards me faisaient déjà sortir des vivants, pourtant hormis cette toux sanglante j'allais bien. J'ai tardé, j'avais toujours une bonne raison.

Les symptômes ont continué. Toujours plus fréquents.

Mes filles ont commencé à s'en mêler, l'une qui me rendait visite presque

quotidiennement, l'autre qui renforçait la décision familiale par téléphone. Je ne parvenais plus à résister à l'insistance des miens, ils m'ont poussé à réaliser l'examen, je craignais d'en savoir les résultats, ses possibles diagnostics. J'avais peur. Je ne voulais pas mettre un pied dans l'engrenage des soins et des examens. Je l'ai tout de même mis.

Ils m'ont trouvé une boule dans mon poumon, qui est devenu cancer après avoir planté une aiguille dedans. Cancer, ce mot qui m'a fait monter sur le ponton entre deux mondes, comme le chat de Schrödinger, indéterminée, à la fois morte et vivante.

Les médecins m'ont bercé d'espoir initialement, ma famille, mes filles, mon mari, mes amis m'encourageaient et dans leur ignorance me prédisaient un avenir stable et sans maladie. Un renouveau, une nouvelle vie, juste un passage, des traitements, puis un retour à la normale. Je n'étais déjà plus la même, comment pouvoir un jour retourner à celle que j'étais avant ces épreuves. Je ne me suis pas laissé de fil d'Ariane, j'oubliais à mesure pour ne pas penser, pas de chemin retour. Même guérie, je savais que je ne serais jamais la même. Comment imaginer devenir à nouveau insouciant lorsque l'on a projeté sa mort.

J'ai tout fait comme il le fallait. J'ai tout suivi, tout écouté. Je n'ai plus traîné, pas grogné, pas fuis : j'aurais peut-être dû.

Ils ont commencé par m'enlever une partie de moi, un lobe de mes poumons, celui qui avait eu la malchance d'avoir une cellule trop indisciplinée, trop rebelle, trop fertile, trop proliférative, et trop invasive. Maligne, trop maligne.

Cette mauvaise herbe, une fois retirée, était déjà de retour.

Ils m'ont dit qu'il y en avait ailleurs qu'elle s'était échappée, la maligne. La maladie s'était dispersée, chaque organe en avait sa part, elle s'était accrochée à tout ce qu'elle pouvait ; autant que je m'accroche à la vie.

Plus je m'approchais de la sortie du labyrinthe et davantage on me rajoutait des bosquets à franchir, ils m'assuraient pourtant qu'il y avait bien une sortie, j'étais la seule en train de courir jusqu'à l'épuisement pour m'évader. Ma famille, les médecins, mon entourage me guidaient depuis le haut des murs du labyrinthe pour m'indiquer le chemin à prendre, mais dès que j'arrivai à destination, la porte de secours était verrouillée et il fallait chercher ailleurs.